

LA CRÈCHE DE BETHLÉEM ¹

« Et c'est à ceci que vous le reconnaissez, c'est que vous trouverez le nouveau-né emmailloté, et couché dans une crèche. »

Luc, II, 12.
(Lisez : Luc, II, 1-20.)

Mes Frères,

Le récit de l'évangéliste mis en regard de celui qu'ont laissé les écrivains profanes sur la situation de l'humanité à cette époque, présente à notre esprit un des contrastes les plus étonnants de l'histoire.

A l'approche des temps prédits par les prophètes, l'Esprit divin semblait avoir soufflé sur tous les hommes avec un ardent désir de restauration, un vague pressentiment de l'avenir. L'attente messianique du peuple juif s'était communiquée de proche

1. Ce discours a été prêché un jour de Noël.

en proche aux nations voisines et avait pénétré dans toute l'étendue de l'empire romain; des voix s'élevaient partout annonçant qu'un nouveau siècle allait s'ouvrir, et l'âge d'or régner sur la terre. Ces bruits plus ou moins distincts s'accordaient en ce qu'ils déclaraient tous, suivant l'expression d'un historien, que l'empire devait échoir à des hommes sortis de la Judée. Les peuples tressaillant d'espoir et les rois de crainte avaient les yeux tournés vers l'Orient, croyant à chaque instant voir paraître, avec éclat, celui qui allait renouveler la face de la terre. — Et voici que l'objet de tant de désirs entre dans le monde « sans formes ni apparences. » C'est un tout petit enfant suspendu, comme tous nos enfants, au sein de sa mère, pauvre, inconnu; il n'a pour palais qu'une étable, pour berceau qu'une crèche, pour sujets que quelques humbles bergers. Et cependant, depuis lors, le jour de cette obscure naissance est devenu l'un de nos plus beaux jours de fête. Parcourez la terre civilisée depuis un pôle jusqu'à l'autre; pénétrez sous la hutte de neige du Groënlandais ou transportez-vous sous le ciel brûlant des Hottentots, visitez surtout les nations les plus puissantes : l'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne, la France, vous entendrez partout répéter

avec allégresse le nom du petit enfant ; vous verrez ici les temples ornés de feuillage, là les jeunes garçons et les jeunes filles entonnant de joyeux cantiques autour de l'arbre de Noël, partout des assemblées de fidèles écoutant cette même histoire si simple et si commune.

Pourquoi, mes frères, cette immense disproportion entre la petitesse, l'obscurité de l'événement, d'une part, et de l'autre la grandeur de l'attente et la grandeur des résultats ? C'est sans doute parce que de cette crèche, de ce petit enfant, l'humanité a vu sortir son Sauveur et son Maître ; mais c'est aussi parce que cette entrée dans le monde par la faiblesse et la pauvreté renferme des trésors de grâce et de vie, et qu'elle s'est pleinement accomplie, la parole de l'ange : « Je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple, c'est qu'aujourd'hui dans la ville de David le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur, vous est né, et c'est à ceci que vous le reconnaîtrez, c'est que vous trouverez le petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche. » Approchons-nous donc, comme le dit un de nos cantiques, du berceau de notre Sauveur et recueillons avec un cœur ému les grands sujets de joie que Noël est venu apporter au monde.

Je m'approche de la crèche de Bethléem et je découvre d'abord dans ce petit enfant la marque la plus éclatante de *la grandeur native et de la dignité de l'homme*.

Si vous jetez un regard même superficiel sur l'histoire des temps passés, si vous recueillez les divers jugements qui circulent tous les jours dans le monde, vous constaterez un fait étrange, c'est que l'homme naturel n'a pas de plus grand ennemi, de détracteur plus impitoyable de lui-même que lui-même. Lui qui aime tant à s'élever, dans une foule de cas se méconnaît, s'abaisse, s'avilit dans la personne de quelques-uns des membres de cette famille humaine dont il fait partie ; que dis-je ? dans sa propre personne.

Étudiez l'antiquité païenne, et, au milieu de quelques lueurs de vérité, voyez quel oubli général de la valeur, de la dignité morale de l'homme. La grande majorité de la race humaine est avilie. On méprise les esclaves, on méprise les étrangers, on méprise les ignorants, on méprise le peuple, on se méprise soi-même, on dégrade son âme en prêtant complaisamment l'oreille aux discours de ces sophistes qui expliquent la formation de l'homme comme celle du monde par la rencontre fortuite,

dans l'espace, de je ne sais quels atomes crochus... Et de nos jours, écoutez les moqueries, les médisances, les jugements que la société prononce sur ses propres membres, écoutez les étranges théories qu'une certaine science contemporaine se plaît à nous servir sur les origines premières de l'homme et de l'humanité : quel mépris de la grandeur et de la dignité de la nature humaine ! quelle méconnaissance de ses besoins les plus profonds et de ses aspirations les plus généreuses ! Ne dirait-on pas en vérité que la nature de l'homme se balance entre deux ordres de création, celle de l'animal et celle du démon ?

Quel est le résultat inévitable de cette manière d'envisager l'homme ? L'antiquité l'a bien prouvé, les faits de chaque jour le confirment : c'est le *matérialisme*. Puisque l'homme n'est que ténèbres ou que matière, mangeons et buvons, car demain nous mourrons...

O vous, mes frères, qui seriez tentés de vous joindre à cette triste phalange, vous que les passions, les misères, les souillures de l'homme ont amenés à douter de sa céleste origine, approchez-vous de l'enfant de Bethléem, et venez retrouver vos titres de noblesse. « Vous êtes de race divine, »

disait saint Paul aux païens d'Athènes ! Cette belle, cette magnifique parole sort avec puissance du fond de cette crèche obscure. Quoi ! le Fils de Dieu, le Roi de gloire est venu dans le monde, il s'est revêtu de notre nature, et nous ne serions que poudre et que néant ! Le Dieu des cieus, dans la personne de Jésus de Nazareth, est entré en contact avec l'homme, il s'est fait homme, et l'homme n'aurait aucune affinité avec Dieu, il ne serait pas de la « race de Dieu ! » Non, cela n'est pas possible. Si le Verbe éternel a pris notre image, c'est que cette image, tout obscurcie qu'elle est par le péché, peut retrouver sa première splendeur. L'homme n'est ni un animal ni un démon ; il n'a devant Dieu aucun *mérite*, mais il a une grande *valeur*. Derrière cette enveloppe grossière, à travers le voile le plus épais, je discerne dans l'homme, dans tout homme, quelque étincelle de ce feu divin qui l'embrasa jadis, quelques rayons de cette pure lumière qui est descendue du ciel ¹.

Détracteurs de la nature humaine, silence à vos sarcasmes, trêve à vos dédains. Respect, respect à la nature humaine ! car Jésus-Christ l'a revêtue. Respect à l'enfant ! Jésus-Christ a été enfant, et

1. Jean, 1, 9.

l'enfant porte en lui les facultés et l'avenir de l'homme fait¹. Respect au pauvre ! Jésus-Christ a été pauvre, et le pauvre a une âme d'une immortelle valeur. Respect, liberté à l'esclave ! Jésus-Christ a pris la forme d'un esclave², et en la prenant il a proclamé que, devant lui, « il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni esclave, ni libre. » Respect aux petits de ce monde, respect au peuple ! Jésus-Christ s'est fait petit, il s'est fait peuple. Respect à l'âme humaine, quelle qu'elle soit, sous les haillons de l'indigent, sous les habits de travail de l'ouvrier, sous le manteau même déchiré de l'enfant prodigue !... Respect à toi-même, ô mon âme ! souviens-toi d'où tu es venue, souviens-toi de l'honneur que Jésus-Christ t'a voulu faire. Ne t'enorgueillis point, mais espère. Si tu es tombée, tu peux être relevée. Tu es *indigne* de Dieu, mais tu n'es pas *incapable* de Dieu³. A la vue de ce petit enfant, quelles que soient tes défaillances, prends courage : ta rédemption, ton salut est possible. Elle est vraie la parole du poète :

« L'homme est un dieu tombé, qui se souvient des cieus. »

Et aussi, hâte-toi d'ajouter : « qui peut remonter

1. Marc, x, 13-16.

2. Philip., II, 7.

3. Pascal.

aux cieux. » — Gloire donc au Sauveur naissant

Je m'approche de la crèche de Bethléem, et je contemple dans ce petit enfant le gage irrécusable de cette *œuvre de rédemption, de réconciliation* de Dieu avec nous et de nous avec Dieu, qui nous apporte le salut.

Nous avons relevé l'homme, il est temps de l'abaisser. Il faut le reconnaître, mes frères, si l'âme a été faite à l'image de Dieu, si elle conserve encore quelques restes de cette image, elle est bien tombée et bien déchue. Un fait étrange, anormal, universel est intervenu : le fait du *péché*; et ce péché, ce n'est pas quelque chose d'accidentel, d'isolé, qui demeure à la surface ; j'en appelle au témoignage même d'un des poètes sceptiques de notre temps qui a prononcé sur la souillure attachée à notre âme ce jugement sévère :

« La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense, et la tache est au fond. »

Mais sous quelle forme se présente ordinairement le péché, quelle en est l'essence ? Si vous vous transportez en Éden, au moment de la première

chute, si vous interrogez votre cœur, vous aurez bientôt répondu : *l'égoïsme*, l'égoïsme qui n'est pas le sentiment de la valeur, de la dignité de l'homme, mais la perversion de ce sentiment, l'égoïsme qui aspire à détrôner Dieu et à supprimer nos semblables.

Il ne pouvait pas se faire, mes frères, que le péché, ce grand péché de l'égoïsme, ne fût châtié. Il l'a été, et vous savez comment. L'homme avait voulu se faire Dieu ; Dieu a précipité l'homme dans le malheur et dans la mort. Il y a eu là une réparation première offerte à la majesté de Dieu outragée, à la loi de l'ordre moral méconnue, mais réparation incomplète et en quelque sorte, au moins du côté de l'homme, extérieure et involontaire. Pour que les droits de Dieu fussent assurés, pour que le salut fût possible, il fallait une réparation plus directe, une réparation personnelle et libre pleinement accomplie par le Représentant de l'humanité coupable. Cette réparation devait avoir pour condition la souffrance, et cette souffrance devait revêtir la forme de l'humiliation. L'homme avait dit : je monterai à la place de Dieu. Le Réparateur du péché, le Sauveur de l'homme devait dire : je m'abaisserai devant Dieu, à la place de l'homme. Et c'est

pourquoi la vie de Jésus-Christ fut une vie de souffrance et d'abaissement; mais cet abaissement n'attend pas pour se manifester les humiliations d'un ministère repoussé, ou d'une mort ignominieuse; il commence à son incarnation, il a son premier et peut-être l'un de ses plus douloureux moments à l'heure de son entrée dans notre monde pécheur. C'est là, c'est là proprement que commence sa carrière de Rédempteur. C'est dans le Christ naissant, comme dans le Christ mourant, que se réalise cette déclaration de l'Apôtre : « Dieu était en Christ réconciliant le monde avec soi, et ne leur imputant point leurs péchés. Celui qui n'avait point connu de péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justes devant Dieu, par lui ¹. » C'est dans cette étable obscure, aux premiers vagissements de cet être chétif, que le ciel commence à sourire à la terre, que le voile qui couvrait la face du Dieu d'amour tombe et que l'humanité peut saluer son Père et son Sauveur.

Pauvre pécheur qui que tu sois, qui gémisses dans le sentiment de ta misère morale, toi qui, fermant l'oreille aux vains raisonnements de la sagesse hu-

1. 2 Cor., v, 19-21.

maine et l'ouvrant au cri de ta conscience troublée, éprouves le besoin d'un fait divin, surnaturel, qui ôte la condamnation et garantisse le pardon, penche-toi sur cette crèche. Ce petit être faible et méconnu doit devenir ce serviteur de Dieu que le prophète a dépeint ¹ comme « l'Homme de douleur, sachant ce que c'est que la langueur, frappé pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités, » et duquel il a déclaré que « l'amende qui nous apporte la paix est tombée sur lui. » Cette œuvre de réconciliation, d'expiation que réclame ton âme augoissée, la voilà enfin assurée, ô mon frère. Si elle s'est consommée sur la croix, elle a commencé à la crèche. Ouvre les yeux de la foi et regarde. Cet enfant qui pleure et qui crie, il tient dans ses mains débiles les lettres de grâce et de salut.. Hâte-toi, oh ! hâte-toi de les recevoir, de les serrer précieusement sur ton sein, et en lisant sur elles ce mot si doux de *pardon*, fléchis le genou devant le nouveau-né, et le cœur inondé de la joie du salut, répète avec l'Église le cantique du jour : Gloire soit au Sauveur naissant !

1. Esaïe, LIII.

Je m'approche de la crèche de Béthléem, et je discerne enfin dans cette naissance obscure le signe de *la gloire immortelle* qui nous attend.

Au premier abord, il est vrai, mes frères, tout nous parle en ce jour et nous parle exclusivement de faiblesse et d'humiliation : nous n'avons devant nous qu'une humble créature, « un rejeton sortant d'une terre altérée. » Sans doute; mais regardez autour de vous, et que le monde visible vous enseigne.

Au moment où nous célébrons la fête de Noël, un long voile de deuil s'étend sur la nature endormie; le soleil n'envoie plus à la terre que des rayons affaiblis et incertains; les arbres, dépouillés de leur verdure, attristent nos regards; l'hiver, de son souffle glacé, a désolé nos campagnes. Tout porte ainsi autour de nous les marques de la faiblesse et les emblèmes de la mort. Mais c'est une faiblesse qui prépare la force, c'est une mort qui doit enfanter la vie. Attendez encore quelques mois, et ce manteau de brouillards et de neige qui couvre la nature aura disparu pour faire place à la brillante parure du printemps.

Ainsi il en est de notre nouveau-né. Il est venu dans la bassesse, mais cette bassesse n'a servi qu'à

voiler et préparer sa gloire. Voyez-le quelques années après, encore enfant, étonnant par sa sagesse les docteurs de Jérusalem ; entendez-le, dès l'entrée de son ministère, adressant à toute une multitude accourue de la Judée, de la Galilée, de la Décapole, des contrées de Tyr et de Sidon, un de ces discours qui la ravissent d'admiration et dans lequel, avec une autorité toute royale, il oppose sa parole à celle des scribes les plus vénérés¹ ; suivez-le sur la montagne, où il apparaît en gloire à ses disciples, s'entretenant avec Moïse et Élie, ces deux envoyés du ciel ; après sa mort ignominieuse, contemplez-le vainqueur à la fois de Satan, du péché et de la mort, sortant du tombeau, puis s'élevant au ciel sur une nuée lumineuse... Franchissant alors les siècles et recueillant les leçons de l'histoire, comptez s'il est possible, ces milliers et ces millions d'âmes asservies dont il a brisé les chaînes, et « qu'étant monté en haut il a amenées avec lui » et qu'il a fait asseoir dans les lieux célestes... Et dites-nous si de cet obscur rejeton, de ce grain de sénevé n'est pas sorti un grand arbre, et si l'humiliation n'a pas disparu dans la gloire.

1. Matt., v, 21-48.

Tel Maître, tels disciples. Ce que l'enfant de Bethléem est devenu, ceux qui l'adorent et le servent le deviendront aussi. Dieu ne méprise pas plus en nous qu'il n'a méprisé en lui « le temps des petits commencements. » Nous ne sommes ici-bas qu'un germe, mais un germe d'où doivent sortir les plus magnifiques développements.

Serrez-vous donc avec joie autour de la crèche de Bethléem, vous pauvres, faibles, petits, affligés de ce monde, et dans les destinées de votre Sauveur voyez l'image des destinées que Dieu réserve à ses enfants. Si vous êtes les vrais disciples de l'Homme de douleur, vous serez faits participants de sa gloire. Ces mains déchirées par le travail porteront un jour des palmes immortelles, ce front baigné de sueur sera ceint d'une céleste couronne, cet esprit inculte sondera les plus profonds mystères, ce cœur brisé sera consolé, cette vie humiliée ou labourée par l'épreuve sera transformée et glorifiée.

Venez aussi, venez surtout avec une sainte confiance, disciples fidèles, mais timides du Sauveur, vous qui ne cessez de gémir dans le sentiment de la petitesse de votre foi et de la pauvreté de votre vie spirituelle. Ah ! si vous êtes sincères, si vous voulez marcher véritablement après lui, « relevez vos

maïns, qui sont faibles, et fortifiez vos genoux dé-joints. » Le Maître que vous servez n'est pas un maître dur et inflexible; « il ne brise pas le roseau froissé, il n'éteint pas le lumignon qui fume encore; » il fait mieux : sous sa douce et puissante influence, le roseau devient plus fort que le chêne, le lumignon se transforme en une éclatante lumière. Persévérez seulement jusqu'à la fin, ayez toujours vraiment faim et soif de la justice, et un jour cette foi si chancelante sera changée en vue, cet amour si languissant pénétrera, embrasera votre cœur, et cette bouche qui ose balbutier à peine les mots de pardon et de paix, entonnera l'alléluia éternel...

Nous tous, frères en Adam et en Jésus-Christ, membres de cette grande famille qui souffre et qui prie, entourons par la foi cet humble berceau et, après avoir contemplé notre Sauveur dans son abaissement, levant les yeux au ciel et le contemplant dans la gloire, disons-nous : Voilà ce qu'il est devenu ! Puis hâtons-nous d'ajouter avec une inexprimable joie : voilà ce que nous serons aussi ! et redisons alors le cantique de l'Église : Gloire soit au Sauveur naissant !

Mais c'est pourtant à une condition, mes frères, à une condition absolue et inévitable, c'est que vous reproduisiez, c'est que nous reproduisions tous d'une manière spirituelle l'abaissement du Fils de Dieu. Celui qui s'abaisse, celui-là seul sera élevé. Cet abaissement n'est autre que ce que l'on vous a prêché tant de fois sous le nom de nouvelle naissance, de conversion, de régénération. C'est pourquoi, en terminant ce discours, je vous place encore une fois devant cette crèche et, en présence de toutes les joies et de toutes les gloires qui en sortent, je vous dis à tous ce simple mot : Convertissez-vous !

Anges du ciel qui apportâtes jadis aux bergers de Bethléem la grande nouvelle que nous méditons encore, et qui vous réjouissez pour un seul pécheur qui s'amende, nous voulons, oh ! oui nous voulons recueillir pour nous-mêmes la joie de Noël ; nous voulons vous donner le spectacle de pécheurs humiliés et régénérés, dans le cœur desquels se répète spirituellement le grand événement de la naissance du Sauveur ; nous voulons mourir à nous-mêmes et renaître à la nouvelle vie...

Mais pour cela, ô notre Dieu, Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, agis en nous avec puissance.

Tu n'as pas quitté, depuis Bethléem, l'attitude de suppliant. Tu te tiens invisible à la porte de nos cœurs et tu frappes. Fais plus, Seigneur, par cette divine influence qui fléchit notre volonté ouvre toi-même, entre au dedans de nous, habite en nous, afin que, dans ce temple, à cette table sacrée, dans nos maisons, pendant toute notre vie, à l'heure de notre mort, nous célébrions tous les vertus de Celui qui a voulu être notre Emmanuel, Dieu avec nous !

AMEN.